

**SESSION 2011**

---

**CAPES  
CONCOURS INTERNE  
ET CAER**

**Section : LETTRES CLASSIQUES**

**TRADUCTION ET COMMENTAIRE DE TEXTES**

Durée : 5 heures

---

*Version grecque : sont autorisés les dictionnaires grec-français Bailly, Georin et Magnien-Lacroix.  
Version latine : sont autorisés les dictionnaires latin-français Bornecque, Gaffiot, Goeltzer et Quicherat.*

*L'usage de tout ouvrage de référence, de tout autre dictionnaire et de tout matériel électronique (y compris la calculatrice) est rigoureusement interdit.*

*Dans le cas où un(e) candidat(e) repère ce qui lui semble être une erreur d'énoncé, il (elle) le signale très lisiblement sur sa copie, propose la correction et poursuit l'épreuve en conséquence.*

*De même, si cela vous conduit à formuler une ou plusieurs hypothèses, il vous est demandé de la (ou les) mentionner explicitement.*

**NB : Hormis l'en-tête détachable, la copie que vous rendrez ne devra, conformément au principe d'anonymat, comporter aucun signe distinctif, tel que nom, signature, origine, etc. Si le travail qui vous est demandé comporte notamment la rédaction d'un projet ou d'une note, vous devrez impérativement vous abstenir de signer ou de l'identifier.**

1. Vous traduirez le passage en grec du texte de Chariton tiré de *Chéréas et Callirhoé* (texte n°1). (5 points sur 20)

2. Vous traduirez le passage en latin du texte de Catulle tiré du poème 64, vers 91-98 (texte n° 2). (5 points sur 20)

3. Vous commenterez l'extrait de *Manon Lescaut* de l'abbé Prévost (texte n° 3), en enrichissant votre étude de références aux textes de Chariton et de Catulle. (10 points sur 20)

**N.B. : Les trois exercices sont à rédiger sur des copies séparées qui seront réunies en une seule liasse.**

## Texte n° 1

Hermocrate, le général syracusain, celui qui fut le vainqueur des Athéniens, avait une fille, nommée Callirhoé, une merveille de jeune fille, qui faisait l'étonnement de la Sicile entière ; car sa beauté n'était pas humaine, mais divine ; ce n'était pas seulement la beauté d'une Néréide ou d'une Nymphe de la montagne, mais celle d'Aphrodite encore vierge. Le bruit d'un spectacle si miraculeux s'était répandu partout et l'on voyait affluer à Syracuse, pour demander sa main, des rois et des fils de tyrans qui venaient non seulement de Sicile mais aussi d'Italie et d'Épire et des îles de l'Épire. Mais Éros voulait l'unir à un simple particulier. Il y avait en effet un certain Chéréas, un adolescent d'une grande beauté, qui surpassait tous les autres, et tel que les artistes et les écrivains représentent Achille, Nirée, Hippolyte et Alcibiade ; son père était Ariston, qui, à Syracuse, ne le cédait qu'à Hermocrate. Entre eux, existait une inimitié politique telle qu'ils auraient préféré s'allier à n'importe qui plutôt que de s'allier entre eux. Mais Éros est obstiné et se plaît à remporter des succès inattendus ; et il chercha une occasion comme celle-ci.

Or, c'était la fête publique d'Aphrodite, et presque toutes les femmes se rendaient au temple.

Τέως δὲ μὴ προϊοῦσαν τὴν Καλλιρόην προήγαγεν ἡ μήτηρ, τοῦ πατρὸς κελεύσαντος προσκυνῆσαι τὴν θεόν. Τότε δὲ Χαιρέας ἀπὸ τῶν γυμνασίων ἐβάδιζεν οἴκαδε στίλβων ὥσπερ ἀστήρ· ἐπήνθει <sup>(1)</sup> γὰρ αὐτοῦ τῷ λαμπρῷ τοῦ προσώπου τὸ ἐρύθημα τῆς παλαιστράς ὥσπερ ἀργύρῳ χρυσός. Ἐκ τύχης οὖν περὶ τινὰ καμπὴν στενοτέραν συναντῶντες περιέπεσον ἀλλήλοις, τοῦ θεοῦ πολιτευσαμένου τήνδε τὴν συνοδίαν ἵνα ἑκάτερος τῷ ἑτέρῳ ὀφθῆ. Ταχέως οὖν πάθος ἐρωτικὸν ἀντέδωκαν ἀλλήλοις τοῦ κάλλους τῆ εὐγενεία συνελθόντος.

Donc, Chéréas s'en retournait à grand-peine chez lui, avec sa blessure et, comme un vaillant guerrier frappé à mort dans le combat (car il unissait la noblesse d'âme à la beauté), il avait honte de tomber mais était incapable de demeurer debout. De son côté, la jeune fille se prosterna aux pieds d'Aphrodite, et les baisa, disant : « O, Madame, donne-moi un mari comme celui que tu m'as montré ! »

La nuit qui suivit fut pour tous deux atroce, car le feu était allumé en eux. Les souffrances les plus terribles furent endurées par la jeune fille, parce qu'elle se taisait, par pudeur de révéler son secret. Chéréas, qui était un jeune homme bien né et plein de noblesse, sentant déjà son corps se consumer, eut le courage de dire à ses parents qu'il était amoureux et qu'il ne saurait vivre s'il n'épousait Callirhoé.

CHARITON, *Chéréas et Callirhoé*, Livre I, 1-8,  
traduction de Pierre Grimal (Bibliothèque de la Pléiade).

<sup>(1)</sup>Ce verbe se construit avec le datif.

## Texte n° 2

*Le poète rapporte le mythe de Thésée et du Minotaure.*

On raconte que, ravagée par une peste cruelle, Athènes, pour expier le meurtre d'Androgée, dut prendre l'habitude de livrer l'élite de ses jeunes gens et aussi la fleur de ses vierges pour servir de pâture au Minotaure. Voyant les remparts de son étroite ville dépeuplés par ce fléau, Thésée préféra se sacrifier lui-même pour sa chère Athènes, plutôt que de laisser la ville de Cécrops porter à la Crète ces vivants condamnés à mort. Bientôt, porté sur un léger navire, et secondé par des brises légères, il arrive au palais superbe de l'orgueilleux Minos. Il paraît, et la vierge royale le contemple d'un œil avide. Un chaste petit lit exhaltant de suaves parfums la voyait jusqu'alors grandir dans les doux embrassements de sa mère : tels croissent les myrtes aux bords de l'Eurotas ; tels, au souffle du printemps, les prés s'émaillent de mille fleurs.

- 91 Non prius ex illo flagrantia declinavit <sup>(1)</sup>  
lumina quam cuncto concepit corpore flammam  
funditus atque imis exarsit tota medullis.  
Heu misere exagitans immiti corde furores,  
95 sancte puer, curis hominum qui gaudia misces,  
quaeque regis Golgos quaeque Idalium frondosum, <sup>(2)</sup>  
qualibus incensam iactastis mente puellam  
98 fluctibus in flauo saepe hospite suspirantem !

Que de craintes ont accablé son âme languissante, que de fois une pâleur plus jaune que l'or brillant a couvert son visage, lorsque brûlant de combattre le monstre cruel, Thésée courait affronter la mort ou cueillir la palme de la gloire ! Pourtant, agréables aux dieux, elles ne furent pas vaines pour son bonheur, les offrandes qu'elle leur promet et les vœux qu'elle prononça à voix basse ! Tel, lorsque l'ouragan de son souffle indompté tord et abat le chêne qui agite ses branches, ou le pin conifère à l'écorce suintante qui habitent la cime du Taurus ; l'arbre déraciné tombe, la tête en avant, brisant au loin tout ce qu'il rencontre ; – ainsi Thésée dompta et terrassa le monstre cruel qui frappe en vain les vents impalpables de ses cornes. Alors, échappé au danger, le héros couvert de gloire s'en revint, un fil léger conduisant ses pas, grâce auquel il put sortir des détours du labyrinthe sans errer dans l'inextricable dédale de l'édifice. Mais pourquoi, m'éloignant du sujet que je chante, me livrer plus longtemps à de pareils écarts ? Dirai-je comment, se déroband aux regards d'un père, aux embrassements d'une sœur, à ceux d'une pauvre mère qui faisait d'elle sa joie éperdue, Ariane, à toute sa famille, préfère les douceurs de l'amour de Thésée ? comment un vaisseau la transporta sur les côtes écumeuses de Dia ? comment, profitant du sommeil qui enchaînait ses sens, un ingrat époux l'abandonna et s'éloigna ? Souvent, dit-on, son ardente fureur s'exhala en cris aigus, échappés du fond de sa poitrine ; et, amère, tantôt elle gravissait les collines abruptes d'où sa vue s'étendait sur les flots houleux de la mer immense, tantôt elle courait vers les vagues tumultueuses en relevant sa légère tunique sur des mollets nus.

CATULLE, *Poèmes*, 64, vers 76-129,  
traduction de Maurice Rat (Garnier, 1931).

<sup>(1)</sup> Le sujet du verbe est Ariane, « la vierge royale » dont il est question plus haut.

<sup>(2)</sup> Dans ces vers, le poète invoque Cupidon (« Sancte puer ») et sa mère Vénus (« quaeque regis Golgos quaeque Idalium frondosum »...), vénérée à Golges, ville de Chypre.

### Texte n° 3

*Au cours de l'un de ses voyages, le narrateur, le Marquis de Renoncour, rencontre un jeune homme, le chevalier Des Grieux qui lui raconte l'histoire de ses malheurs.*

*Après des études de philosophie à Amiens où il a mené une vie exemplaire, le jeune chevalier s'apprête à rejoindre son père lorsqu'il rencontre Manon.*

J'avais marqué le temps de mon départ d'Amiens. Hélas ! que ne le marquais-je un jour plus tôt ! j'aurais porté chez mon père toute mon innocence. La veille même de celui que je devais quitter cette ville, étant à me promener avec mon ami, qui s'appelait Tiberge, nous vîmes arriver le coche d'Arras, et nous le suivîmes jusqu'à l'hôtellerie où ces voitures descendent. Nous n'avions pas d'autre motif que la curiosité. Il en sortit quelques femmes, qui se retirèrent aussitôt. Mais il en resta une, fort jeune, qui s'arrêta seule dans la cour, pendant qu'un homme d'un âge avancé, qui paraissait lui servir de conducteur, s'empressait pour faire tirer son équipage des paniers. Elle me parut si charmante que moi, qui n'avais jamais pensé à la différence des sexes, ni regardé une fille avec un peu d'attention, moi, dis-je, dont tout le monde admirait la sagesse et la retenue, je me trouvai enflammé tout d'un coup jusqu'au transport. J'avais le défaut d'être excessivement timide et facile à déconcerter ; mais loin d'être arrêté alors par cette faiblesse, je m'avançai vers la maîtresse de mon cœur. Quoiqu'elle fût encore moins âgée que moi, elle reçut mes politesses sans paraître embarrassée. Je lui demandai ce qui l'amenait à Amiens et si elle y avait quelques personnes de connaissance. Elle me répondit ingénument qu'elle y était envoyée par ses parents pour être religieuse. L'amour me rendait déjà si éclairé, depuis un moment qu'il était dans mon cœur, que je regardai ce dessein comme un coup mortel pour mes désirs. Je lui parlai d'une manière qui lui fit comprendre mes sentiments, car elle était bien plus expérimentée que moi. C'était malgré elle qu'on l'envoyait au couvent, pour arrêter sans doute son penchant au plaisir qui s'était déjà déclaré et qui a causé, dans la suite, tous ses malheurs et les miens. Je combattis la cruelle intention de ses parents par toutes les raisons que mon amour naissant et mon éloquence scolastique purent me suggérer. Elle n'affecta ni rigueur ni dédain. Elle me dit, après un moment de silence, qu'elle ne prévoyait que trop qu'elle allait être malheureuse, mais que c'était apparemment la volonté du Ciel, puisqu'il ne lui laissait nul moyen de l'éviter. La douceur de ses regards, un air charmant de tristesse en prononçant ces paroles, ou plutôt, l'ascendant de ma destinée qui m'entraînait à ma perte, ne me permirent pas de balancer un moment sur ma réponse.

Je l'assurai que, si elle voulait faire quelque fond sur mon honneur et sur la tendresse infinie qu'elle m'inspirait déjà, j'emploierais ma vie pour la délivrer de la tyrannie de ses parents, et pour la rendre heureuse. Je me suis étonné mille fois, en y réfléchissant, d'où me venait alors tant de hardiesse et de facilité à m'exprimer ; mais on ne ferait pas une divinité de l'amour, s'il n'opérait souvent des prodiges.

Abbé PRÉVOST, *Histoire du Chevalier Des Grieux et de Manon Lescaut* (1731), Première partie.